

# *Par moments, le sol se penche bizarrement Carnets d'un traducteur*

Nicolas Richard

Éditions Robert Laffont, 2021

À votre avis, un parapluie qu'on ouvre, ça fait *cling* ? *bing* ? *swock* ou *floc* ? *Floc* évoquerait plutôt le bruit des gouttes d'eau, et *cling*, celui d'un interrupteur qu'on allume... Mais alors comment traduire cette phrase de Tom Wolfe<sup>1</sup> qui décrit des traders anxieux se réveillant la nuit « les yeux grands ouverts comme des parapluies – *cling* ! » ? Nicolas Richard, traducteur et auteur de l'indispensable *Par moments, le sol penche bizarrement*, s'est posé la question, et c'est son relecteur qui lui a soufflé la réponse : dans *Bécassine*, les parapluies font *splouing*...

Les lecteurs de TL se reconnaîtront dans cet épisode de la vie d'un traducteur : « Aller de l'ordinateur au parapluie, sortir de la maison, ouvrir et refermer plusieurs fois le parapluie devant la porte, hocher la tête, revenir à l'ordinateur, hésiter, puis s'en remettre à la sagesse du personnage d'un illustré, dessiné par un certain Pinchon, en l'occurrence : Bécassine. »

Bourrés d'anecdotes croustillantes, ces *Carnets d'un traducteur* se lisent d'une traite et se relisent souvent, une page ici, une page là, pour le plaisir. La structure du texte nous y invite : soixante-douze notices, une par auteur, sont regroupées en sept thèmes, eux-mêmes précédés d'« intermezzos » ou modes d'entrée possibles dans le chapitre. Un exemple d'intermezzo ? « Pour écaler rapidement un traducteur, le plonger dans l'eau froide pendant cinq minutes. Le tapoter doucement pour casser la coquille devenue souple. » On le voit,

---

1 *Les riches ont des sentiments eux aussi*, Revue *America* #15, automne 2020.

---

Nicolas Richard a beau être encensé partout (*Paris Match ! La Grande Librairie !*) pour son talent et son sérieux – qui frise l’obsession, on s’en rend compte à le lire –, il ne se prendra jamais au sérieux.

Au contraire, il confie d’un chapitre à l’autre ses rencontres, ses errements et ses regrets en trouvant toujours l’angle qui le flatte le moins. Car s’il échappe, avec sa bibliographie prestigieuse – Barack Obama, Woody Allen, David Lynch, Bob Dylan, Bruce Springsteen, Truman Capote et j’en passe – au piège du *name-dropping*, c’est grâce à deux qualités rares : la modestie et le goût du partage.

Après « Portrait du traducteur en jeune homme » où figurent Richard Brautigan et James Crumley, la partie « Installer les rythmiques » présente la correspondance de Kerouac et Ginsberg, les romans de Tom Wolfe, Truman Capote ou Lawrence Ferlinghetti, entre autres. « Le Projectionniste » raconte l’aventure Tarantino, que Nicolas a rencontré longuement dans un café parisien avant de traduire les dialogues de *Inglourious Basterds*, mais aussi la traduction des nouvelles de Woody Allen, d’un essai de David Lynch et du roman original d’un certain Winston Groom, *Forrest Gump...* Dans « Les langues se délient », à côté de Nick Hornby ou Valeria Luiselli, le très applaudi *D’os et de lumière (Solar Bones)* de Mike McCormack raconte « en une seule phrase sujette à de sourdes palpitations, le comté de Mayo et de larges pans de l’histoire de l’Irlande ». Pour traduire cette phrase unique, le traducteur a lu toute *La Recherche du temps perdu*, oui, tout entière. Sa traduction lui a valu le prix du Centre culturel irlandais en 2021.

« Entre enchantement et écrasement » évoque Thomas Pynchon, Art Spiegelman, Richard Powers... Mais au-delà des noms les plus connus, on y découvre aussi un large éventail d’écrivains anglophones : Adam Thirlwell, par exemple, chez qui les titres de chapitre s’emboîtent et composent une longue phrase qui traverse le livre du début à la fin. Faut-il le préciser, Thirlwell écrit – il le dit lui-même – dans *a strange invented English...*

Justement, Nicolas Richard adore les défis impossibles ; il en donne à chaque page des exemples qui feront sourire les lecteurs du métier, heureux de retrouver leurs casse-tête quotidiens. Il leur soumet ses errements et ses regrets, se moque de ses erreurs de débutant et demande : « Et vous, vous auriez traduit ça comment ? »

Comment traduire par exemple le *spade* du beatnik des années 1950 Charles Plymell ? Moins agressif que « *nigger* », le terme est pourtant celui des Blancs pour désigner les Afro-Américains. « Bougnoule » est déplacé, « négro » offensif, « noir » trop neutre, et pourtant choisi faute de mieux. « Un mot, un seul, – *spade* – me rappelle que ma mission consiste à dire l’esclavage en Amérique, les plantations de coton, les luttes pour les droits civiques, le blues du Mississippi et le jazz de la Nouvelle-Orléans avec les mots du colonialisme français en Afrique noire, aux Antilles, en Indochine et au Maghreb, avec la rhétorique de la décolonisation, de la guerre d’Algérie et de la Françafrique. »

Chez Thomas Pynchon, que Nicolas Richard a mis en scène dans son roman *La Dissipation*, paru en 2018 aux éditions Inculte, « aucune phrase n’est innocente, et si elle paraît l’être, c’est qu’il y a une chasse-trappe que je n’ai pas encore identifiée ». Les jeux de mots pourris abondent : « *One cannoli hope* comme dit toujours le Parrain. » Dans le manuscrit de *Fonds perdus* (Le Seuil, 2014), le traducteur repère deux orthographes différentes pour le nom d’un personnage ; est-ce « Rocky Slaggiat » ou « Rocky Slagiatt » ? Pynchon, habituellement injoignable, répond via son agent : c’est bien « Slagiatt », acronyme de *Seemed Like A Good Idea At The Time...*

À la fois introduction à la littérature anglophone et cahier d’exercices, « livre oulipien, ouvrage de lectures potentielles », ces *Carnets* sont à mettre au programme de tous les masters de traduction, et à faire lire à tous les amoureux de littérature étrangère. Nous laisserons à l’auteur le mot de la fin : « Pas un jour ne passe depuis cinquante ans sans que je lise et découvre ou relise. J’ai trouvé un métier qui me permet d’assouvir mon vice en faisant passer ça pour du boulot, voilà tout ! »

Marie Hermet